

de l'air

REPORTAGES D'UN MONDE À L'AUTRE

N°8 / SEPTEMBRE-OCTOBRE 2001 / 29 FRANCS

PLUS PRÉ
DANS LES AÉROPOR

L'AUTRE
LE CÔTÉ OBSCUR D

LA CROIS
SOUS LE PONT, CA



MES RAVES
ÉTAIENT PLUS BELLES QUE
VOS NUITS



AOÛT 2001
débarquent, ils garent leurs camions en cercle. En cas de problème,
dit peut ainsi être totalement éclairé par les phares.



« Freetekno.org est actuellement fermé ». « Avis, Kanyar vous dit Adios ! » En juin dernier, les deux plus beaux sites consacrés à la scène free capitulaient. Plus de « reports », ces articles et photos sur les fêtes passées qui constituaient la seule mémoire d'un mouvement peu enclin à la nostalgie, plus de « guestbooks » et forums de discussion où papoter d'un avenir meilleur, de l'apparition de nouvelles drogues ou de la meilleure manière de gérer les troubleurs de fêtes sur les teufs. Les frères ennemis, souvent en guerre – l'un créé en 1993, représentant la scène du Sud (Kanyar), et l'autre plus récent, le Nord (freetekno.org) –, abdiquent peut-être par souci de discrétion des organisateurs, par lassitude aussi devant un mouvement qui a échappé à ses fondateurs. Placée sous les projecteurs avec la tentative de réglementation du député RPR Thierry Mariani, la culture des free parties pourrait-elle survivre sans se trahir à sa toute fraîche visibilité ?

Pour la première fois, sur l'aérodrome désaffecté de Marigny dans la Marne, un teknival (rassemblement illégal de plusieurs jours) organisé par les sound systems les plus rodés a rameuté plus de monde que les traditionnels défilés syndicaux : Le 1^{er} mai dernier, 25 000 teufeurs battent le tarmac quand 15 à 20 000 personnes paradent sur les pavés parisiens. Le temps maussade n'a pas découragé les bonnes volontés. Et de source autorisée,

il y avait beaucoup de speed frais, de quoi veiller quelques jours et célébrer dignement l'événement. C'est que le teknival du 1^{er} mai, date de lancement traditionnel de la saison d'été et donc du plein air, a pris des allures d'institution. Le premier s'est tenu en 1991 dans le comté de Wiltshire, dans le sud-ouest de la Grande-Bretagne. Le second, avait attiré à Castlemorton près de 50 000 personnes, et la BBC qui le diffusait en direct. En France, le rendez-vous printanier a été instauré en 1994 à Fontainebleau, un an après une première édition estivale organisée à Beauvais par les travailleurs anglais fuyant la justice de Maggie Thatcher. Depuis, chaque année, le même miracle se produit : des files de voitures, une succession de phares qui convergent vers un lieu désert. Puis suivent les kilomètres de câbles nécessaires pour monter les « sons » ou « sound systems » reliés à de puissants générateurs. Il faut moins de quatre heures pour qu'un site désaffecté ou un champ se transforme en village de tous les plaisirs.

Le 18 août 2001, Florac – plus précisément le causse Méjean, planté majestueusement au cœur de la Lozère – accueille son teknival. Traditionnellement, le pont du 15 août marque le dernier rassemblement de la saison estivale. Pas de record d'affluence cette fois, mais tout de même plus de 15 000 personnes. Et des « dancefloors » sous les étoiles, transcendés entre autres par la tribu bretonne d'ATX et leurs enceintes placées en carré



LA FREE DE DREUX, JUIN 2001
Les corps dopes, les « schépers » (parchés en verlan) invoquent des heures durant le Dieu Son et considèrent les D's comme des messies.

« S'il n'y avait pas eu tant de caméras, il n'y aurait pas eu tant de gens inexpérimentés incapables de gérer leur consommation »

plutôt qu'en mur, par les FMR, et surtout par les Ubik-Metek-No Nem. Néanmoins, seule une vingtaine de « sons » s'est montée, contre plus d'une cinquantaine le 1^{er} mai : « Ils n'ont pas tous envie de jouer le jeu de la déclaration préalable », constate Gérard, venu avec son stand de bière à 10 francs. Et la fête, aux yeux des teufeurs « historiques », semblait avoir perdu un peu de sa spontanéité.

L'été 2001 n'a en effet pas ressemblé aux autres : le monde de la free avait encore en tête l'amendement Mariani visant à saisir le matériel sono lors des raves et des teknivals organisés sans autorisation. Proposé le 27 avril et finalement rejeté par l'Assemblée Nationale le 30 juin, l'amendement, soutenu par le lobby des boîtes de nuit, la droite et une partie de la gauche, s'est transformé en obligation de déclaration préalable en préfecture. Personne n'a oublié non plus les trois morts du mois de juillet : le 7, un jeune homme tombait d'un toit. Le 15, un deuxième faisait une overdose, liée à l'absorption d'une quantité massive d'ecstasy et de cocaïne. Le troisième décédait dans un accident de voiture en marge de la teuf. Loi des séries ? Malik, un habitué des free croisé à Florac, avance une explication : « S'il n'y avait pas eu les caméras de télé, il n'y aurait pas eu tant de curieux inexpérimentés, incapables de se gérer et de contrôler leur usage. »

Tout l'été, en effet, les free parties ont dû faire face à une médiatisation sans précédent. Avant la tempête parlementaire, raves d'un soir et teknivals attiraient le plus souvent la presse quotidienne régionale et quelques médias « amis » comme *Libération*. Mais de mai à août, tout le monde s'en est mêlé. On a pu lire chaque lundi dans la presse régionale et natio-

nale (*Le Parisien-Aujourd'hui*, parfois *France Soir*) quelles fêtes avaient été annulées ou s'étaient effectivement déroulées durant le week-end. *Le Figaro* a conforté son lectorat en dénonçant, en vrac, les atteintes à la propriété privée et le laisser-aller des « drogues-parties ». Même dans *Le Monde*, Plantu, dont on aurait pu attendre un peu plus de discernement, s'est plaint sur les free parties qu'il a représentées comme des champs piqués de seringues, par manque d'inspiration ou faute de savoir que l'injection est le mode de consommation de drogue le plus marginal de ces rassemblements. Mais l'heure a surtout été à la tentative d'analyse d'un mouvement de jeunesse dont sociologues et prescripteurs de tendance avaient sous-estimé la portée (quand ils ne l'avaient pas carrément enterré).

L'hystérie atteint son apogée à la mi-juillet, avec la préparation du teknival de l'Ardèche. Légalistes, ses initiateurs demandent l'autorisation d'organiser un grand rassemblement près d'Aubenbas. L'avancée de leurs négociations avec la préfecture a été retransmis quotidiennement au 20 heures, dans une surenchère qui pouvait prêter à sourire : on a ainsi avancé le chiffre de 40 000 participants (un chiffre sorti malencontreusement de la bouche d'un responsable associatif optimiste), alors qu'aucun rassemblement n'a jamais compté plus de 25 000 teufeurs. De nombreuses rédactions ont alors lancé leurs enquêteurs (jeunes de préférence) à la rencontre de « ces mystérieux ravers venus s'éclater en treillis, recherchant cette sensation de liberté qu'ils ne trouvent plus dans nos sociétés formatées, etc. »

Au bout du compte, le teknival de l'Ardèche a bien eu lieu... en Aveyron, sur un champ prêté par un « ami » de la Confédération paysanne, lequel avait déjà accueilli le raout anti-

A-t-on encore envie de faire la fête quand elle devient spectacle ? A-t-on envie de rêver d'underground quand la free party fait la une ? La réponse est clairement non

mondialisation de José Bové en août 2000. « C'est pas compliqué, il y avait plus de journalistes que de vrais teufeurs » raille Thierry, 27 ans et même pas un piercing. Pourtant, à l'arrivée à Marcillac le 13 juillet au soir, on ne trouvait pas une police sur les dents, mais simplement quelques gendarmes à l'allure placide, heureux de montrer le chemin aux fins limiers perdus dans la cambrousse malgré un radioguidage par téléphone portable. Le 14 juillet, quelques « sons » s'étaient bien montés, mais les habitués notaient que l'ambiance était lente, voire morne. Ils ironisaient sur les tentes de soin de la Croix-Rouge, venue pour la première fois sur une rave, à la demande de la Préfecture. Jaune vif, elles squattaient tout un coin du site, et écrasaient les associations traditionnelles comme Médecins du Monde, le Tipi ou Techno + Pays d'Oc.

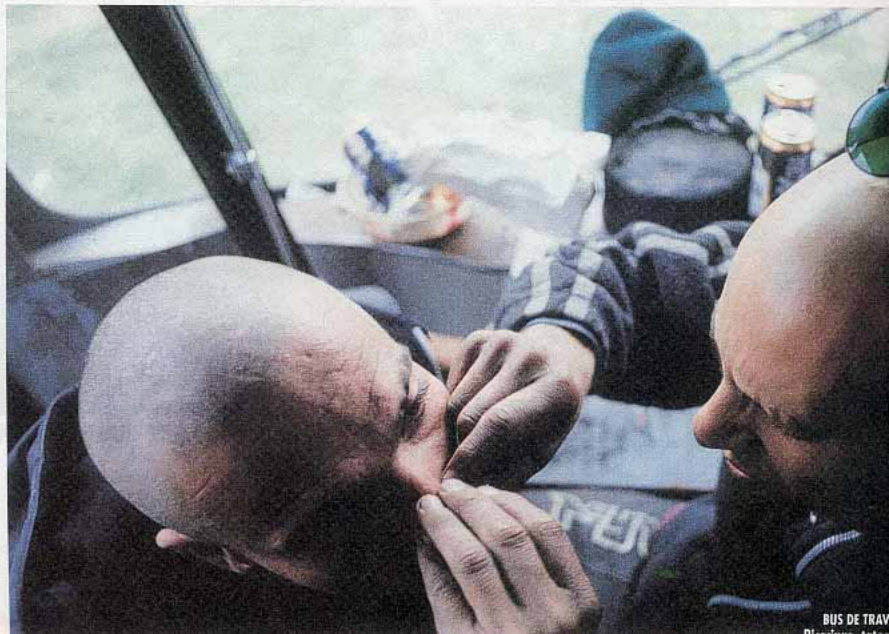
Du coup, c'est presque timidement que les amateurs d'ecstasy se rendaient aux stands tenus par ces deux dernières (afin de faire contrôler leurs substances). Trop de pompiers, trop d'uniformes, l'impression d'être réfugié dans un camp d'urgence. Beaucoup trop de caméras aussi : la pression était telle qu'un malheureux participant pouvait se retrouver interviewé trois fois de suite s'il était poli et filmé cent fois s'il avait le malheur de fumer un pétard...

Après les excès de l'Aveyron, où les rédactions en ont été pour leurs frais puisque seules 10 000 personnes sont venues (pas vraiment la marée humaine annoncée), le mois d'août a mar-

qué un presque retour à la normale : les journaux, trop occupés par l'assassinat de François Santoni, se sont rués en Corse, délaissant la Lozère. Et le seul journaliste de France 3 qui se soit risqué sur le site y a laissé des plumes : « Je lui ai piqué sa cassette, c'est un trophée. Nous la diffusons en boucle sur les écrans vidéos des sons », se vante Al, traveller anglais roublard, qui se déplace en camion avec femme et enfant.

A-t-on encore envie de faire la fête quand elle devient spectacle ? A-t-on envie de rêver d'underground quand la free party fait la une des journaux ? Sur les sites Internet ayant survécu à la tourmente, la réponse s'affiche clairement : non.

Les puristes, effrayés par la soudaine notoriété de ce qui a construit leur vie à l'écart depuis quelques années, dénoncent les « teknigogos », décrivent le « narcotourisme » des nouveaux venus attirés par les projecteurs, et aussi l'opportunisme de « sons » tout juste créés mais avides de reconnaissance. Ils se plaignent de sites endommagés, jonchés de canettes et d'excréments, de l'arrivée d'irresponsables éloignés de la culture originelle qui transforment les fêtes en parkings géants pour petits blancs détachés de la vraie culture de la route. « Arrêtez d'être des porcs », clament les flyers. Un message reçu en partie, puisque les bennes de Florac, fournies par la préfecture, ont dû être vidées plusieurs fois pour ne pas déborder. Bien plus inquiétant en revanche, de nouveaux squatters apparaissent, attirés par la promesse de profits faciles. Pour Jean-Louis,





TEKNIVAL DE BOURGES, AVRIL 1999
Une rave évoque toujours un univers fantasmagorique,
proche du chaos, dirigé par ses propres lois et remis
en cause aujourd'hui par sa médiatisation.

« Nous sommes trop jeunes pour entrer dans les clubs. Ici, c'est l'éclate », lance une jeunette en sandales de plage

habitué des teknivals depuis cinq ans, la raison est claire : « Avant, le biz se faisait en famille, à petite échelle, c'était de l'amateurisme. Aujourd'hui, les mafias se sont rendus compte qu'il y avait de l'argent à faire. Et elles mettent le bordel. » Sur le causse Méjean, le 15 août, des petits groupes ont clairement installé leur campement dans un autre but que faire la fête : à grand renfort de « végé, végé » (abréviation de « végétale », une coke censée être de meilleure qualité), ils rameutaient le client. Un vieux truand du nord de la France s'était stratégiquement garé à l'ombre, à proximité d'un passage. Aussi classe et courtois qu'un maquereau grande époque, d'une élégance repérable parmi les treillis, il est resté à l'écart, assisté d'un garde du corps, pour compter les liasses de billets que lui rapportaient une dizaine d'employés. Et personne n'aurait vraiment prêté attention à lui si deux de ses hommes n'avaient sorti les couteaux et menacé de dégainer les flingues pour une stupide histoire de territoire. Laeticia a tout vu. Ecœurée, elle a éclaté en sanglots : « Ce n'est pas ma fête ». Quelques heures plus tard, les fauteurs de trouble ont plié bagage, bien avant la fin du teknival et l'arrivée des douanes, mais la raveuse pleurerait toujours la fin de son idéal.

Pourtant, dans l'ombre, une résistance s'organise. Des fêtes se déroulent tranquillement, sans être annoncées sur le Web ou sur des flyers, les infolines circulant simplement de bouche à oreille, attirant quelques centaines de personnes, ce qui est bien assez pour mettre l'ambiance. Les passionnés font route sur l'Espagne, la Tchéquie ou la Hollande pour des rendez-vous plus discrets. « J'en ai assez des soirées diffusées sur France 3 et des teknivals devenus campings technos, se plaint Romain, un

pionnier rencontré lors du teknival de Florac. Pour moi, venir ici, c'est prendre un risque hors de toute structure sociale. » Or, quel risque prend-on à danser devant l'hôpital de campagne de la Croix-Rouge ? Quelle limite transgresse-t-on quand les « reports » des fêtes finissent en rubrique faits divers ? Quel interdit brave-t-on en participant à une fête préalablement autorisée par monsieur le Préfet ? Victime d'une crise de croissance, la zone autonome temporaire des débuts est morte, transformée au mieux en phénomène de mode.

Signe qui ne trompe pas dans un monde habituellement dominé par les garçons (70 % des participants), des jolies adolescentes venues en sandales de plage et débardeurs très Britney Spears dansaient, enthousiastes, devant le son des Ubik-Metek, deux tribus légendaires venues réveiller Florac : « Nous sommes trop jeunes pour entrer dans les clubs. Ici, c'est l'éclate. »

Le retour à la clandestinité semble donc une nécessité, mais pourrait se révéler difficile. Et les teufeurs reconnaissent aussi que la dérive ne date pas de l'amendement Mariani ou de la présence des télé. Ils savent qu'il leur revient de faire survivre un monde devenu malgré eux un terrain de jeu pour mafias, un univers ayant peu à peu perdu de vue ses idéaux écologiques, contestataires et communautaires, les trois grands piliers de son avènement. D'où le besoin d'inventer de nouveaux lendemains qui samplent. Comme en témoigne le manifeste online d'un rave : « Il faut aujourd'hui continuer à se battre sur d'autres terrains, en d'autres lieux et de manière différente. Rien n'est jamais fini, et surtout pas l'espoir. Autre chose va naître, ailleurs, sous une autre forme, c'est peut-être déjà en cours et c'est à nous d'être assez vigilants pour y participer. »